

M

mouvement

*l'indisciplinaire
des arts vivants*

cahier spécial



EXPOSITIONS



MUSIQUE ACTION 2005

DU 18 AU 29 MAI

LUC FERRARI

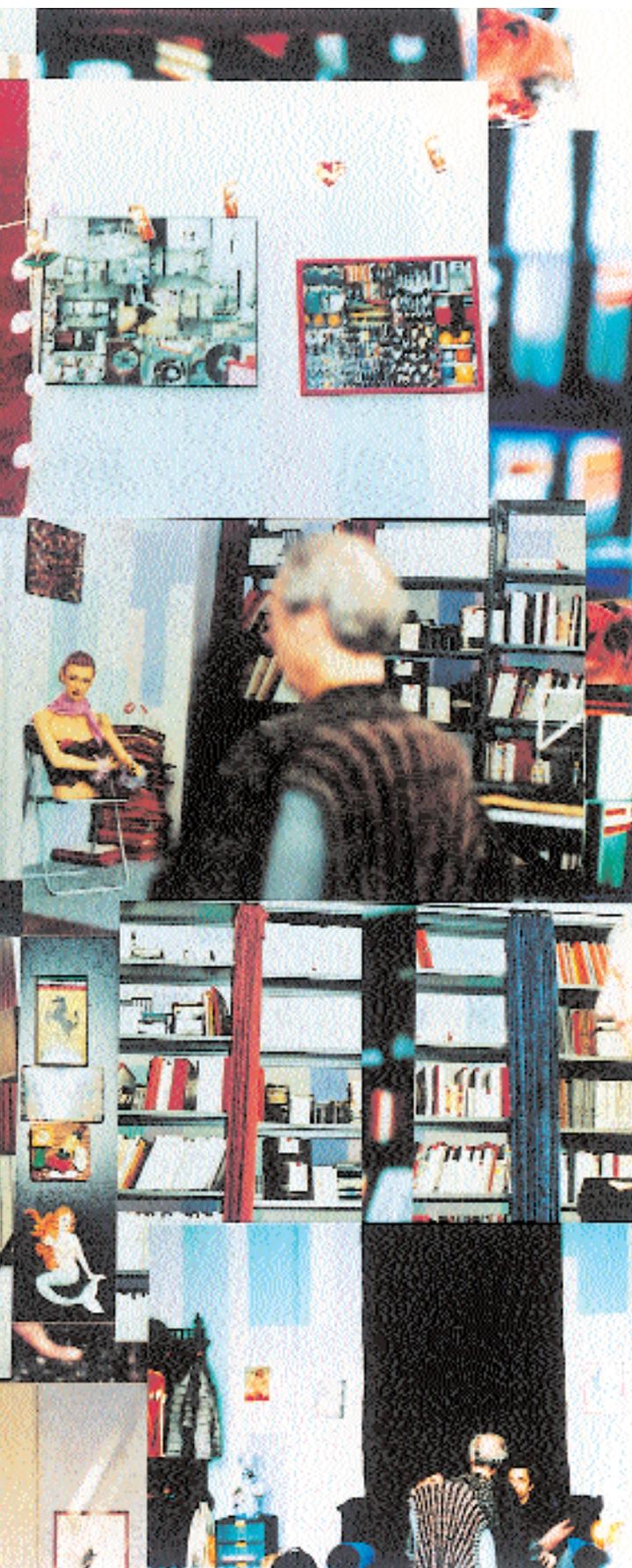
le hasard avec détermination

Grand dynamiteur de traditions, Luc Ferrari n'en est pas pour autant un terroriste, et c'est aussi ce qui rend l'homme et sa musique si marquants. A la fois accueillant et insaisissable (voir les 18 *Autobiographies* qu'il a rédigées au cours de sa carrière), lunaire et désespéré, pétri de gaieté et de culture, de raffinement et d'invention, Ferrari, à 75 ans passés, continue de parcourir le monde en colère et en poète. Il se produit à Musique Action aux côtés d'eRikm.



Photos : Philippe Munda.

> À ÉCOUTER : LUC FERRARI : *LES ANECDOTIQUES* (SUB ROSA/NOCTURNE)
> À VOIR : LUC FERRARI ET ERIKM, LE 26 MAI À LA SALLE DES FÊTES DE VANDŒUVRE.



Vous qui avez enregistré l'an dernier Impro-Micro-Acoustique, pour le label Blue Chopsticks, avec Noël Akchoté et Roland Auzet, quelles sont vos affinités avec le monde de la musique improvisée? Quel lien faites-vous avec votre travail de composition, puisque cela fait assez de temps que vous improvisez, ou du moins que vous vous produisez sur scène ?

« C'est une vieille histoire!... Au début des années 1960, au moment où Schaeffer créait, au sein du Groupe de Recherches Musicales, le G.R.T. (Groupe de recherches Technologiques), le G.R.I. (Groupe de Recherche Image) et le G.R.C. (Groupe d'Etudes Critiques), qui joignaient un certain nombre de disciplines, je travaillais avec un chef d'orchestre, Konstantin Simonovic, qui dirigeait un petit ensemble instrumental. On a choisi de faire des séances d'improvisation avec les musiciens, pour voir comment on pouvait articuler une pensée sans passer par les notes. A l'époque, c'était scandaleux, parce que si tous les grands pontes – sériels, post-sériels, etc. – étaient certes pour l'œuvre ouverte, permettant un certain agencement de choix, pour eux, tout se qui ressemblait à l'improvisation était sale, inacceptable – ou bien alors, c'était aller du côté du jazz, ce qui était encore pire, parce que ce n'était même pas des Blancs (sourire)!... Bref, je me suis intéressé très tôt à l'improvisation, que j'ai beaucoup travaillée avec cet orchestre, ce qui ne m'empêchait pas d'écrire toutes les notes quand je composais une de mes partitions. Je suis retombé dans l'improvisation dans les années 1970, lorsque j'ai commencé à faire des partitions-textes : des partitions dans lesquelles il n'y avait pas d'indications techniques, mais simplement une pensée qui était donnée à des musiciens ou des acteurs, des gens qui participaient sur la scène. Là, j'étais l'organisateur de l'improvisation des autres. J'ai réalisé des partitions-textes à partir de 1965. Je n'étais d'ailleurs pas le seul : Stockhausen, entre autres, en a fait aussi, et même l'œuvre de John Cage comporte aussi toutes sortes d'ingrédients qui sont des introductions à la liberté, au hasard... En revanche, l'improvisation est quelque chose que je ne pratique pas, j'en suis incapable : j'essaie d'improviser chez moi et c'est toujours très mauvais, je ne suis pas un improvisateur. Finalement, après avoir assisté à un concert d'Akchoté aux Instants Chavirés et vu jouer Roland Auzet pour un de mes disques, je me suis dit : *"Pourquoi pas moi ? Si on met deux champions de l'improvisation avec un mauvais comme moi, il va se passer quelque chose : ils vont apprendre quelque chose de moi, et détruire leurs habitudes, puisque moi, je ne connais aucune habitude."* Et d'un seul coup, il s'est passé un truc tout à fait étonnant, à tel point que nous avons tout de suite décidé d'en faire un disque.

► *N'étiez-vous pas dans un contexte improvisé lors de vos concerts avec eRikm ou DJ Olive ?*

« Oui, mais c'est un peu différent, parce qu'il ne s'agit pas là d'un vrai instrument : pour moi, les machines, ce sont des machines. Je travaille avec elles depuis 1958, lorsque je suis rentré au GRM avec Pierre Schaeffer et Pierre Henry. Les machines, pour moi, c'est un peu comme un cheval : elles me font peur et en même temps, on a envie de monter dessus, pour voir ce qui en sort. J'ai rencontré DJ Olive, qui est le premier avec lequel j'ai travaillé, au cours d'un concert au Centre Pompidou, avec eRikm et Christian Marclay. On m'a proposé ensuite de participer à un festival de musique improvisée à Gand et de faire quelque chose avec lui : on s'est rencontrés à mon studio, on a discuté, j'ai apporté des morceaux comme je sais en faire, gravé des CD, et puis on a commencé à réfléchir à distance par e-mail, il m'a envoyé des choses, moi aussi, et puis un beau jour, on s'est retrouvés au festival.

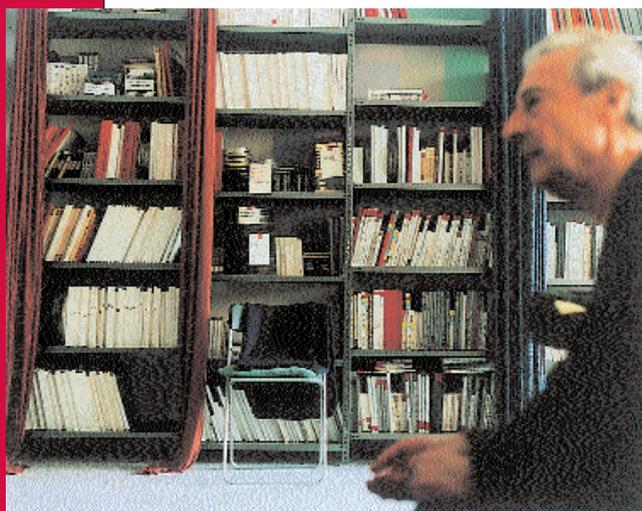


Photo : Philippe Munda.

Voulez-vous dire que ce n'est pas vraiment, pour vous, un travail instrumental ?

« C'est-à-dire qu'au début, j'étais très complexé, et j'attendais de lui qu'il fasse des choses qui détruisent ce que j'avais trop fabriqué, trop composé sur les CD. Et lui, en même temps, était très timide : à ses yeux, j'étais une figure de la musique contemporaine, il s'attendait à ce que je le teste, et j'ai eu beaucoup de mal à le décrisper (*sourire*)... On a fait une répétition, et finalement je me suis mis à improviser avec les machines – comme à l'époque, on imaginait pouvoir le faire avec Schaeffer, lorsqu'il me suggérait de faire un concert comme on fait en studio, avec des objets, ce qui était alors techniquement impensable. Les DJ ont inventé quelque chose de formidable en commençant à traiter des sons qui ne leur appartenaient pas, en constituant leur répertoire, au moyen du sampleur, à partir de celui des autres. Cela dit, Beethoven ne fait pas autre chose : quand il compose une fugue ou s'approprie un air populaire, il sample... Pour ma part, je n'aime pas le sampleur, je ne l'utilise jamais pour la reproduction du son réel, parce que je trouve que le son n'est pas assez bon. Mais je dois dire que c'est commode, il y a des gens qui jouent du sampleur en virtuoses.

Vous travaillez toujours sur bandes ?

« Je travaille avec l'ordinateur. Je n'ai absolument rien contre l'informatique, au contraire, je pense que c'est une révolution très précieuse. Cela dit, je suis de plus en plus pour l'art pauvre. Si mon studio s'appelle aujourd'hui "Post-Billig", c'est seulement parce qu'il y a le logiciel Protools. Et encore, je ne me sers jamais des effets dans Protools, je n'arrive pas à les trouver intéressants. J'aime bouger, toucher des boutons, toujours aller à la limite des choses qu'il ne faut pas faire. Il y a toujours des gestes dans ma musique.

Vous avez participé plusieurs fois à des spectacles visuels. Quel est votre rapport à l'image, dans quelle mesure est-il lié à la dimension imagée de la « musique anecdotique » ?

« Je ne fais pas d'images, mais je suis fasciné par le métier de l'image : quand on commence à faire des lumières sur la scène, par exemple, je suis fou. C'est aussi pour ça que j'aime les concerts d'improvisation : là, on peut faire vraiment gicler les lumières. Et puis le cinéma m'a toujours passionné. Il m'est donc arrivé d'utiliser des images pour certaines de mes pièces, par exemple pour *Allô, ici la terre* : c'était tout un concept, on avait quarante projecteurs de diapositives... Mais c'était mégalomanie. Je ne ferai jamais plus ça. Cela, c'est un côté de l'image. L'autre côté, c'est lorsque, comme vous le dites, on n'a plus besoin d'images parce qu'il y en a dans le son. Le son, c'est encore plus subtil que l'image parce que ce n'est pas net, il y a du flou, ça peut être quelque chose qu'on croit reconnaître, mais dans ce qu'on croit reconnaître, il y a dix possibilités. Tout cela fait que je joue avec le parachutage d'images, comme un accordéon – on s'éloigne, on se rapproche – ou comme un éventail – on déploie, on referme. Si j'introduis dans l'orchestre des sons réalistes, par exemple, d'un seul coup, les musiciens ont une autre dimension, ce qu'ils font ne résonne pas de la même manière, et ça devient fabuleux, ça permet de s'élever – et moi, je n'attends que ça... »

Propos recueillis par Pierre-Yves Macé et David Sanson

Certains passages de cet entretien figuraient initialement dans le portrait consacré à Luc Ferrari dans le n° 30 de Mouvement.